

Scènes de la vie de ville
Vanya on 42nd Street

Louise Vigeant

Théâtre et cinéma
Numéro 88 (3), 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16432ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vigeant, L. (1998). Compte rendu de [Scènes de la vie de ville : *Vanya on 42nd Street*]. *Jeu*, (88), 108–110.

Scènes de la vie de ville

Pendant que le générique défile, on aperçoit, se frayant un chemin dans la foule new-yorkaise, un homme, petit, au physique quelconque ; puis la caméra repère une jeune femme, belle, un autre homme, à barbichette celui-là, un troisième, à l'air énigmatique et fatigué. On en suit ainsi quelques-uns, des gens apparemment ordinaires, certains jeunes, d'autres plus vieux, l'un avalant au passage du *fast-food*, l'autre courant vers son rendez-vous, la magie du cinéma les extirpant peu à peu de l'anonymat de la rue, leur donnant déjà un « rôle ». Ils se rejoignent sur le trottoir devant un théâtre désaffecté, se saluent, s'embrassent ; ils pénètrent à l'intérieur, tout en échangeant les propos anodins de ceux qui se retrouvent, après peu, pour une nouvelle journée de travail. Une troupe dans un théâtre.

« – Bois, mon petit. – Je n'en ai guère envie. » Assise à une petite table sans style, une femme âgée, corpulente, parle avec l'un des hommes – celui à l'air fatigué et énigmatique. Échange banal, sollicitude de la comédienne envers un partenaire qu'elle sent déprimé ? Oui et non. Enfin, cela aurait bien pu être ainsi. Car, doucement, nous venons de pénétrer, sans le savoir, dans un nouvel univers, celui de Tchekhov. Ces phrases constituent l'incipit d'*Oncle Vania*. La femme, c'est Marina, la nounou, et l'homme, Astrov, ce médecin mélancolique pour qui il n'y a « aucune lumière dans le lointain¹ ». Louis Malle aura réussi, sur le plan de la fiction, un fondu enchaîné parfait : imperceptiblement, les comédiens sont *devenus* personnages (à un deuxième niveau, bien sûr, parce qu'il s'agit d'abord de comédiens de cinéma jouant aux comédiens de théâtre). Cette symbiose, l'essence de l'art théâtral, est au cœur même du film du réalisateur français qui, déjà, en lui donnant le titre *Vanya on 42nd Street*, annulait toutes les distances temporelles et spatiales qui séparent l'œuvre du dramaturge russe d'une certaine fin de siècle de la réalité quotidienne du spectateur nord-américain actuel, à la veille, lui aussi, de sa

Vanya on 42nd Street

FILM DE LOUIS MALLE,
ÉTATS-UNIS, 1994, 119 MIN.



1. Anton Tchekhov, *Oncle Vania*, dans *la Cerisaie. Le Sauvage. Oncle Vania. Et neuf pièces en un acte*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1967, acte II, p. 207.

Vanya on 42nd Street de Louis Malle. Sur la photo : Larry Pine (Astrov) et Wallace Shawn (Vanya). Photo : Coll. Cinémathèque québécoise.

Vanya on 42nd Street de Louis Malle. Photo de répétition du film, tirée de l'ouvrage du CNRS, *le Film de théâtre*, 1997, p. 230.



propre fin de siècle. Ce dernier, pris au jeu de ces comédiens habillés comme lui, franchit sans sourciller la frontière si mince, si subtile, qui sépare, et unit, la réalité et la fiction.

Le film de Louis Malle nous fait assister à une répétition de la pièce de Tchekhov dans un théâtre new-yorkais, situé sur la 42^e Rue. Mais de nombreux gros plans et un montage adroit, procédés éminemment cinématographiques, gommant presque complètement l'environnement qui soulignerait l'artificialité de l'entreprise, et entraînent dans un réalisme anachronique, lequel est accentué par l'absence de la traditionnelle métamorphose physique des comédiens de théâtre par le biais des costumes, des coiffures et du maquillage. Ici, l'univers tchekhovien devient singulièrement coutumier. Le malheur de tous ces personnages, englués dans un monde auquel ils ne réussissent plus à croire, un monde qui, de toute manière, n'a que faire de leur sens de l'appartenance et de l'accomplissement, le malheur de ces personnages, dis-je, et leur angoisse sont non seulement touchants, ils ressemblent étrangement à un malheur et à une angoisse très contemporains. Combien,



Vanya on 42nd Street de Louis Malle. Photo tirée de l'ouvrage du CNRS, *le Film de théâtre*, 1997, p. 230.

aujourd'hui, ressentent, de la même manière cruelle, un sentiment de profonde solitude dans un monde où il semble de plus en plus difficile de partager des valeurs profondément « humaines » et un « idéal » ?

Ce film constitue paradoxalement la meilleure « mise en scène » d'*Oncle Vania* qu'il m'ait été donné de voir. Rarement ai-je ressenti aussi clairement le désespoir de Vania, cet homme de quarante-sept ans qui, sans recueillir la moindre considération, a travaillé toute sa vie pour son beau-frère, le professeur Serebriakov, revenu sur ses terres avec sa nouvelle femme, Elena Andreevna, bouleverser le quotidien de toute la maisonnée. Vania, inoubliable Wallace Shawn, voit le vide de sa vie, persuadé qu'il ne connaîtra jamais que le même train-train, entre sa mère et sa nièce, Sonia, elle aussi dramatiquement flouée du bonheur. Sa désolation devant l'échec amoureux – il s'est amouraché d'Elena – est pathétique. Rarement, de même, la désillusion aura-t-elle eu un visage aussi familier que celui de cet Astrov, incarné par un Larry Pine des plus crédibles, encore beau mais dont le charme semble usé par on ne sait trop quelle épreuve, sinon le désabusement devant l'inertie. Les personnages de ce drame de fin d'époque émeuvent par leur lucidité, une lucidité qui, loin de servir à écarter le malheur, l'intensifie.

Ce film, le dernier que Louis Malle a réalisé, en 1994, un an avant sa mort, est un chef-d'œuvre où le cinéma s'impose avec toute sa force de vraisemblance et où, pourtant, le théâtre est bien servi, parce qu'on le voit, littéralement, à l'œuvre. *Vanya on 42nd Street* constitue un formidable coup de chapeau au travail des comédiens, brouillant intelligemment les limites du réel et de la fiction, du théâtre et du cinéma. **]**